

LITTÉRATURE

LA GRÈCE HORS LES LIENS

*De la « somnolence forcée » au message régénéré***S**

EPT années de dictature, de censure (préalable ou non), de surveillance, de tracasseries et de répressions policières n'auront pas laissé sans marques ni profondes empreintes la littérature et la pensée de la Grèce occupée par les colonels. Car, au cours de ces sept années, on a pu assister à un phénomène assez rare : le refus unanime de tous les écrivains dignes de ce nom de collaborer avec le régime en place. Pendant trois ans, de 1967 à 1970, aucun d'entre eux ne publia quoique ce soit, en revues ou sous forme de livres. Ce fut, pendant ces trois années, un silence et un retrait volontaires, d'autant plus sensibles qu'ils succédaient à une période où, pour la première fois, la littérature grecque renaissait de ses cendres et pouvait s'exprimer librement.

Le poète Séféris, le seul Nobel qu'ait eu la Grèce, et dont les obsèques en septembre 1971, suivies par des milliers de jeunes, donnèrent lieu à une manifestation spontanée, éclatante contre la dictature, exprima lui-même dans une déclaration publique le sens de cette protestation unanime *par le silence* devant la suppression des libertés : « *Voici bientôt deux ans*, déclare-t-il en mars 1969, *que nous sommes soumis à un régime qui s'oppose dans tous les domaines aux idéaux pour lesquels notre monde – et si magnifiquement notre peuple – a combattu lors de la seconde guerre mondiale. C'est un état de somnolence forcée où toutes les valeurs spirituelles – gardées vivantes au prix de tant de peines et de labeurs – sont en passe de sombrer dans la stagnation d'un véritable marécage.* » Et il conclut : « *Je vois devant moi l'abîme où nous conduit l'oppression qui règne sur le pays. Cette anomalie doit cesser. C'est un impératif national.* »

L'anomalie ne cessa pas. La répression ne fit que s'accroître contre les écrivains, non en tant qu'écrivains mais parce que beaucoup d'entre eux avaient rejoint les rangs de la résistance militante ou avaient derrière eux un passé qui les condamnait aux yeux des autorités. Ainsi, le poète Yannis Ritsos connu à nouveau la déportation à Yaros et à Léros avant d'être mis en résidence surveillée dans l'île de Samos, en 1972. Spiros Plascovitis, auteur du *Barrage* (1), membre du mouvement Défense démocratique, est emprisonné quatre ans à Egine. Des économistes comme G.A. Mangakis, des essayistes et des critiques comme Pavlos Zannas, D.N. Maronitis, Stélios Nester, des poètes comme A. Lendakis, sont arrêtés, jugés et condamnés à des années de détention. Ils n'en écrivent pas moins, au cours de ces années, chaque fois que cela est possible, comme Zannas, qui entreprend dans sa prison la traduction des œuvres de Proust.

Une protestation collective

Entre-temps, la censure préalable est levée en 1969, et un certain nombre d'écrivains, les uns libres, les autres emprisonnés, décident alors de sortir du silence, de s'associer et de protester ensemble contre toutes les atteintes à la liberté d'expression. Mais ils le feront d'une façon nouvelle, originale et efficace, en publiant un recueil collectif et en se déclarant tous co-solidaires de l'éditeur, ils feront plus : ils écriront sous leur vrai nom et publieront leur adresse personnelle à la fin du livre. Il ne s'agissait donc pas d'un simple retour à la vie littéraire mais d'un manifeste collectif devant témoigner, pour les Grecs et pour l'étranger, de la réalité présente du pays et de leur attachement à toutes les formes de la démocratie. Ce premier recueil, intitulé *Dix-huit textes*, parut en juillet 1970 et eut, comme on pouvait s'y attendre, un énorme succès. Les cinq mille exemplaires furent épuisés en quelques jours. Deux autres recueils s'ensuivirent, identiques dans leur sens et dans leur témoignage : *Nouveaux textes I* et *Nouveaux textes II*, parus respectivement en juillet et en octobre 1971 (2).

Pendant ce temps, certains écrivains en exil forcé ou volontaire, menèrent la lutte contre la dictature en constituant à l'étranger des éditions en langue grecque. Ainsi, avec quelques amis, Vassili Vassilikos, l'auteur de *Z*, qui vit soit en France, soit en Allemagne depuis le coup d'Etat, fonde les éditions Huit et Demi, en Allemagne où seront publiés de nombreux documents et ouvrages sur la résistance, l'exil, la condition des travailleurs grecs immigrés, ainsi que des nouvelles et des poèmes. Vassilikos a lui-même raconté, dans ses *Notes d'un placier errant*, l'histoire de cette entreprise difficile et même aventureuse. Un grand nombre de ses nouvelles et de ses témoignages ont paru par la suite en France sous les titres : *le Fusil-harpon et autres nouvelles* et *Lunik II* (Gallimard).

Un congé amer aux idéologies

En Grèce même, un certain nombre d'auteurs se remirent à publier à leur tour, séparément, mais toujours avec la volonté de faire en même temps acte de présence, de témoignage autant que de littérature. Des noms, certains déjà connus avant la dictature, d'autres nouveaux, surgirent alors, à travers des œuvres qui, toutes, sous des formes diverses, portent l'empreinte des années noires. La nécessité d'éviter les poursuites et de continuer à écrire contraignit certains d'entre eux à utiliser des détours de l'allégorie, du symbole, voire de la ruse, pour dire ce qu'ils avaient à dire. Ecrivains qui, en d'autres temps, auraient pu sembler marginaux et même hermétiques mais qui devinrent alors par cette urgence, cette nécessité que le présent conférait à leur œuvre, d'authentiques porte-parole de la nouvelle Grèce.

L'un d'eux, le plus doué et le plus exigeant, Mario Hakkas, est mort prématurément, de maladie, en 1972, à l'âge de quarante-deux ans. Mais il est justement, par son âge et par son œuvre, le représentant de cette génération si marquée par l'histoire qui vécut, encore jeune, les combats de la guerre civile et qui ne l'oublia jamais. C'est la génération de Vassilikos, de Thanassis Valtinos, de Ménis Koumandaréa, de Mario Hakkas. Noms cités ici comme des repères, car il y en a d'autres, mais par lesquels aujourd'hui la littérature s'est ancrée dans une nouvelle histoire. Le plus significatif dans ces œuvres récentes, c'est qu'elles expriment une sorte de retour aux sources vives de la Grèce en même temps qu'un congé – amer mais ferme – à toutes les idéologies révolutionnaires importées de l'étranger. Littérature exigeante, donc et porteuse d'un nouveau réalisme, d'un dur réveil né sous la dictature et qui fait de chaque auteur un veilleur de jour, un guetteur aux frontières de la liberté. Qui redécouvre aussi en son propre pays souvent abandonné aux tentations de l'Occident, après l'épreuve de ces sept années, un patrimoine novateur, un message régénéré. Après cette longue nuit, elle semble enfin sortie du labyrinthe.

JACQUES LACARRIÈRE

0. Ed. Gallimard, : Ed. Gallimard, sous le titre : *Voix grecques* (1973).